

@

MAÇOUDI

LA CHINE

dans

LES

PRAIRIES D'OR

Les prairies d'or
La Chine

à partir d'extraits concernant **la Chine** dans :

LES PRAIRIES D'OR,

par Abou'l-Haçan Ali MAÇOUDI (xxx-956)

Traduction de

Casimir Barbier de Maynard (1826-1908)

et Abel Pavet de Courteille (1821-1889)

Imprimerie impériale, Paris, 1861. Tomes : I, pages 286-395 ; II, 200-203 ; III, 8-9 ; IV, 52-54, 69-71.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
janvier 2014

TABLE DES MATIÈRES

[Tome I, chapitre XV](#) : Rois de la Chine et des Turcs. Dispersion des descendants d'Amour. Histoire résumée de la Chine, et autres détails relatifs à ce sujet.

[Tome I, chapitre XVI](#) : Rapide exposé des mers, leurs particularités ; les peuples et les différentes puissances, et autres sujets.

[Tome II, pages 200-203](#) : Le présent du roi de la Chine à Anouchirwân.

[Tome III, pages 8-9](#) : Les éléphants.

[Tome IV, pages 52-54](#) : Le septième temple.

[Tome IV, pages 69-71](#) : Un temple de forme circulaire.

Tome I, chapitre XV

Rois de la Chine et des Turcs. Dispersion des
descendants d'Amour. Histoire résumée de la Chine, et
autres détails relatifs à ce sujet

@

^{p1.286} On n'est pas d'accord sur la généalogie et l'origine des habitants de la Chine. Plusieurs disent qu'à l'époque où Phaleg, fils d'Abir, fils d'Arfakhchad, fils de Sam, fils de Noé, ^{p1.287} partagea la terre entre les descendants de Noé, les enfants d'Amour, fils de Soubil, fils de Jafet, fils de Noé, prirent la direction du nord-est. De là une partie d'entre eux, les descendants d'Arou, s'avancèrent vers le nord, où ils se répandirent au loin et fondèrent plusieurs royaumes, tels que le Deilem, le Djil (Guilan), le Teileçan, le Teber, le Moukan, sans compter ceux fondés par les peuplades du Caucase, telles que les Lakz, les Alains, les Khazars, les Abkhazes, les Serirs, les Kosaks, et par les autres nations dispersées dans ces contrées, jusqu'à Tarrazzobdeh (Trebizonde), les mers Mayotis et Nitas d'un côté, et celle des Khazars de l'autre côté, jusqu'aux Bulgares, et aux peuples qui se sont réunis à eux. D'autres descendants d'Amour traversèrent le fleuve de Balkh (Djeïhoun), et se dirigèrent pour la plupart vers la Chine. Là ils se répartirent entre plusieurs États, et s'établirent dans ces diverses contrées, comme les Khottals, qui habitent Khottolan, Rouçan, el-Ochrousneh et le Sogd, entre Bokhara et Samarkand ; les Ferganides, les ^{p1.288} habitants de Chach, d'Istidjab et du territoire d'Alfarab. Ceux-ci fondèrent des villes et des bourgs ; d'autres se séparèrent d'eux pour habiter les plaines, comme les Turcs, les Kozlodjs, les Tagazgaz, qui occupent la ville de Kouchan (Kao-tchang), située entre le Khoraçan et la Chine, et qui sont aujourd'hui, en 332 ¹, de toutes les races et tribus turques, la plus valeureuse, la plus puissante et la mieux gouvernée. Leurs rois portent le titre d'Irkhan, et seuls entre tous ces peuples ils professent la doctrine de Manès. Parmi les Turcs il y a les Keimaks, les Varsaks, les Bediyehs, les Djariyehs, les

¹ [c.a. : de l'hégire.]

Gouzes (Ouzes), qui sont les plus braves de tous, et les Khozlodjs, qui se distinguent par leur beauté, leur haute stature et la perfection de leurs traits. Ces derniers sont répandus sur le territoire de Ferganah, de Chach et des environs. Ils dominaient autrefois sur toutes les autres tribus ; de leur race descendait le Khakan des khakans, qui réunissait sous son empire tous les royaumes des Turcs, et commandait à tous leurs rois.

p1.289 Parmi ces khakans se trouvèrent Afrasiab le Turc, le conquérant de la Perse, et Chaneh. Aujourd'hui les Turcs n'ont plus de khakan auquel leurs autres rois obéissent, depuis la ruine de la ville d'Amat, dans les déserts de Samarkand. Nous avons raconté dans notre Histoire moyenne dans quelles circonstances cette ville perdit la souveraineté.

Une fraction des descendants d'Amour atteignit les frontières de l'Inde, dont le climat exerça une telle influence sur eux qu'ils n'ont plus la couleur des Turcs, mais plutôt celle des Indiens. Ils habitent soit dans les villes, soit sous la tente. Une autre portion encore alla se fixer dans le Thibet et se donna un roi qui était soumis à l'autorité du khakan ; mais depuis que la suprématie de ce souverain a cessé, comme nous venons de le dire, les habitants du Thibet donnent à leur chef le titre de khakan, en mémoire des anciens rois turcs, qui portaient le titre de Khakan des khakans.

p1.290 La majorité des descendants d'Amour suivit le littoral de la mer et arriva ainsi jusqu'aux extrémités de la Chine. Là ils se répandirent dans ces contrées, y fondèrent des habitations, cultivèrent la terre, établirent des districts, des chefs-lieux et des villes, et y prirent pour capitale une grande ville qu'ils nommèrent Anmou. De cette capitale à la mer d'Abyssinie ou mer de Chine, sur un parcours de trois mois de distance, on rencontre une suite non interrompue de villes et de pays cultivés. Le premier roi de ce pays qui ait résidé à Anmou fut Nostartas, fils de Baour, fils de Modtedj, fils d'Amour, fils de Jafet, fils de Noé. Durant un règne de plus de trois cents ans, il répartit la population dans ces contrées, creusa des canaux, extermina les bêtes féroces, planta des arbres et rendit général l'usage de se nourrir de fruits. Il eut pour

Les prairies d'or
La Chine

successeur son fils Aoun. Ce prince, voulant témoigner de sa douleur, et rendre hommage à la mémoire de son père, fit placer le corps dans une statue d'or rouge, qu'on posa sur un trône d'or incrusté de pierreries, et qui ^{p1.291} dominait son propre siège ; lui-même et ses sujets se prosternaient respectueusement matin et soir devant cette image qui renfermait la dépouille mortelle du roi. Après un règne de deux cent cinquante ans, il mourut et laissa l'empire à son fils Aitdoun. Celui-ci enferma aussi le corps de son père dans une statue d'or qu'il plaça sur un trône de même métal, au-dessous du rang qu'occupait son grand-père ; puis il avait coutume de se prosterner d'abord devant ce dernier et ensuite devant son père, et ses sujets l'imitaient. Ce roi gouverna ses sujets avec sagesse, les traita en toutes choses sur le pied de l'égalité, et se montra juste envers tous. Par ses soins la population et la fertilité du pays s'accrurent dans une large proportion. Son règne dura près de deux cents ans ; puis son fils Aitnan lui succéda. Ce prince, se conformant à l'exemple de ses prédécesseurs, enferma le corps de son père dans une statue d'or, et rendit toutes sortes d'hommages à sa mémoire. Pendant son règne, qui fut d'une longue durée, il recula les frontières de son pays jusqu'à ^{p1.292} celui des Turcs ses cousins. Il vécut quatre cents ans, et ce fut sous lui que les Chinois trouvèrent plusieurs de ces procédés ingénieux qui donnent tant de délicatesse à leurs ouvrages. Son fils Haratan, qui monta sur le trône après lui, fit construire des vaisseaux sur lesquels il embarqua des hommes chargés d'exporter les produits les plus précieux de la Chine dans le Sind, l'Hindostan, la Babylonie et tous les pays plus ou moins éloignés du littoral de la mer. Ils devaient offrir de sa part aux souverains de ces contrées des présents merveilleux et de la plus grande valeur, et lui rapporter, à leur retour, ce que chaque province renfermerait de plus délicat et de plus rare même, en fait de comestibles, de boissons, d'étoffes et de végétaux. Ils avaient en outre pour commission de s'appliquer à connaître le gouvernement de chaque roi, la religion, les lois et les coutumes de toutes les nations qu'ils visiteraient, et d'inspirer aux étrangers le goût des pierreries, des parfums et des instruments de leur patrie. Les vaisseaux se dispersèrent dans toutes les directions, parcoururent les pays étrangers, et ^{p1.293}

Les prairies d'or
La Chine

exécutèrent les ordres qui leur avaient été donnés. Partout où ils abordaient, ces envoyés excitaient l'admiration des habitants par la beauté des échantillons qu'ils avaient apportés avec eux. Les princes dont les États étaient baignés par la mer firent aussi construire des vaisseaux qu'ils expédièrent en Chine avec des produits étrangers à ce pays, entrèrent en correspondance avec son roi, et lui adressèrent des cadeaux en retour de ceux qu'ils avaient reçus de lui. C'est ainsi que la Chine devint florissante et que le sceptre se consolida dans les mains de ce souverain. Il mourut après un règne d'environ deux cents ans. Ses sujets, inconsolables de sa perte, portèrent le deuil pendant un mois ; puis ils confièrent leur sort à son fils aîné, qu'ils prirent pour roi. Celui-ci, qui s'appelait Toutal, renferma le corps de son père dans une statue d'or, et suivit, en fidèle imitateur, l'exemple de ses ancêtres. Durant son règne, qui fut prospère, il introduisit dans l'État de sages coutumes, ignorées des premiers rois. Il disait que la seule base de l'empire était p_{1.294} l'équité, parce qu'elle est la balance du Créateur, et que l'application à faire le bien ainsi que l'activité incessante faisaient partie de l'équité. Il donna à ses sujets des distinctions, créa des degrés de noblesse et leur décerna des couronnes d'honneur. Il les classa ainsi suivant leur rang, et leur ouvrit à tous une carrière bien distincte. Comme il se fut mis à la recherche d'un emplacement propre à la construction d'un temple, il trouva un lieu fertile, émaillé de fleurs et bien arrosé, où il jeta les fondements de cet édifice. Il y fit apporter toutes sortes de pierres de différentes couleurs, dont on bâtit le temple au sommet duquel on éleva une coupole garnie de ventilateurs ménagés avec symétrie. On pratiqua des cellules dans la coupole, pour ceux qui voudraient se consacrer entièrement au service de Dieu. Lorsque le tout fut achevé, le roi fit placer au faite du monument les statues qui renfermaient les corps de ses ancêtres, et dit :

— Si je n'agissais pas ainsi, j'enfreindraï les règles de la sagesse, et le temple ne serait d'aucune utilité.

Il p_{1.295} ordonna donc de vénérer ces corps placés au sommet de la coupole.

Les prairies d'or
La Chine

Ayant appelé auprès de lui les principaux personnages de l'État, il leur dit qu'il jugeait indispensable de réunir tous les peuples sous le joug d'une seule et unique croyance qui leur servirait de lien, et garantirait parmi eux l'ordre et la sécurité ; qu'un empire où ne régnaient ni l'ordre ni les lois était exposé à toutes sortes de dommages et menacé d'une ruine prochaine. Il institua donc un code destiné à régir ses sujets, et leur prescrivit comme obligatoires des règles de conduite fondées sur la raison. Il mit en vigueur la peine du talion pour les meurtres, les blessures, et il promulgua des règlements qui déterminaient la légitimité des alliances et fixaient les droits des enfants qui en étaient issus. Parmi les lois qu'il créa, les unes étaient obligatoires, absolues ; on ne pouvait les transgresser sans crime ; les autres étaient surrogatoires et facultatives. Il prescrivit comme un devoir à ses sujets de se mettre en relation avec leur Créateur par des prières qu'ils lui adresseraient à certaines heures du jour ^{p1.296} et de la nuit, sans toutefois s'incliner ni se prosterner. Il y avait d'autres prières annuelles ou mensuelles, dans lesquelles les inclinations et les prosternations étaient de rigueur. En outre il institua des fêtes solennelles. Il fit des règlements sur la prostitution, et astreignit à payer une taxe les femmes qui vivaient dans le désordre, en leur permettant toutefois de se racheter par le mariage ou par le retour à des mœurs plus régulières. Leurs enfants mâles appartenaient au roi comme soldats ou esclaves, et les filles restaient auprès de leurs mères et se consacraient au même métier. Il ordonna aussi qu'on offrirait des sacrifices dans les temples, et qu'on brûlerait de l'encens en l'honneur des étoiles, en déterminant d'avance à quelles époques, et avec quels parfums et quelles plantes aromatiques on rendrait le culte à chacun des astres. Le règne de ce prince fut heureux ; il mourut, entouré d'une nombreuse postérité, à l'âge d'environ cent cinquante ans. Ses sujets, très affligés de sa perte, placèrent ses restes dans une statue d'or incrustée de pierreries, et bâtirent en son honneur un temple ^{p1.297} magnifique, au sommet duquel ils mirent sept pierres précieuses différentes, qui représentaient la couleur et la forme du soleil, de la lune et des cinq autres planètes. Le jour de sa mort devint un jour de prières et un anniversaire où l'on se réunissait dans ce temple. Au

Les prairies d'or
La Chine

sommet, en vue de tout le monde, fut fixée une table d'or sur laquelle étaient gravés l'image du défunt et le récit de ses plus belles actions, pour servir de modèle à tous ceux qui, après lui, se chargeraient de gouverner les peuples et de les policer. On grava aussi son image sur les portes de la ville, sur les pièces d'or, sur la menue monnaie de cuivre et de bronze, qui était très abondante, et on l'imprima sur des étoffes.

Le siège du gouvernement chinois fut définitivement fixé à Anmou, grande ville située, comme nous l'avons déjà dit, à plus de trois mois de marche de la mer. Il y a vers le couchant, dans la direction du Thibet, une autre grande ville appelée Med. Ses habitants sont continuellement en ^{p1.298} guerre avec les Thibétains. Les rois qui succédèrent à Toutal se virent sans cesse dans l'état le plus prospère ; l'abondance et la justice régnèrent dans leur empire, dont la violence était bannie, car ces princes observèrent fidèlement les lois que leur prédécesseur avait prescrites. Dans la guerre ils furent victorieux de leurs ennemis ; la sécurité régna sur leurs frontières, la solde fut régulièrement payée à leurs troupes, et les négociants de tous les pays affluèrent par terre et par mer avec toutes sortes de marchandises.

Le culte des Chinois, c'est-à-dire le culte ancien, n'était autre que le culte samanéen ; il avait beaucoup d'analogie avec les pratiques religieuses des Koreïchites avant l'islamisme, lesquels adoraient les idoles et leur adressaient des prières. Ces prières, il est vrai, étaient adressées d'intention au Créateur lui-même ; les images et les idoles servaient seulement de Kiblah, ou de point vers lequel on se tourne en priant. Mais les ignorants et les gens sans intelligence associaient les idoles à la divinité du Créateur, et les ^{p1.299} adoraient également. Le culte des idoles était une manière de s'approcher insensiblement de Dieu, et, bien que cette manière de le servir fût une dérogation à la majesté, à la grandeur et à la puissance du Créateur, le culte rendu à ces idoles n'était cependant qu'une marque de soumission et un intermédiaire pour s'élever jusqu'à la divinité. Il en était ainsi en Chine, jusqu'à ce que les théories, les systèmes des sectes dualistes et des innovateurs se fissent jour. Avant cette époque, les croyances et les opinions des Chinois, ainsi

que le culte qu'ils rendaient aux idoles, étaient conformes aux idées et aux pratiques religieuses de toutes les classes de la population dans l'Inde. Quelque considérables que fussent les changements qui s'opérèrent dans leur état social, quelque nombreuses que fussent chez eux les discussions soulevées par l'esprit d'investigation, ils se conformèrent toujours dans leurs décisions juridiques aux anciennes lois qu'ils tenaient de la tradition. Leur royaume est contigu à celui des Tagazgaz, qui, comme nous l'avons dit plus haut, sont manichéens et proclament l'existence simultanée des deux ^{p1.300} principes de la lumière et des ténèbres. Ces peuples vivaient dans la simplicité et dans une foi semblable à celle des races turques, lorsque vint à tomber parmi eux un démon de la secte dualiste, qui, dans un langage plein de séduction, leur fit voir deux principes contraires dans tout ce qui existe au monde : comme la vie et la mort, la santé et la maladie, la richesse et la pauvreté, la lumière et l'obscurité, l'union et la séparation, la jonction et la scission, le levant et le couchant, l'être et le néant, la nuit et le jour, etc. Puis il leur parla des incommodités diverses qui atteignent les êtres raisonnables, les animaux, les enfants, les idiots, les fous, et il ajouta que Dieu ne pouvait pas être responsable de ce mal, qu'il y avait là une contradiction choquante avec le bien qui distingue ses œuvres, et qu'il était au-dessus d'une pareille imputation. Par ces subtilités et d'autres semblables, il entraîna les esprits et leur fit adopter ses erreurs. Aussi longtemps que le prince régnant en Chine était samanéen et sacrifiait des animaux, il était en guerre continuelle avec ^{p1.301} l'Irkhan, roi des Turcs ; mais depuis qu'il est dualiste, ils vivent en bonne intelligence. Malgré la diversité de leurs opinions et de leurs croyances, les rois de la Chine ne cessaient de se conformer aux jugements de la saine raison dans le choix qu'ils faisaient des juges et des gouverneurs, et les grands comme les petits se réglaient d'après les principes de la sagesse.

Les Chinois se divisent en tribus et en branches, comme les Arabes, et leurs généalogies présentent autant de ramifications. Ils en font grand cas et les conservent précieusement dans leur mémoire, au point que quelques-uns remontent par près de cinquante générations jusqu'à

Amour. Les gens d'une tribu ne se marient pas entre eux. C'est ainsi qu'un homme de Modar épouserait une femme de Rebiah, ou un homme de Rebiah une femme de Modar, qu'un descendant de Kahlan s'unirait à une femme de Himiar, et un homme de Himiar à une femme de Kahlan. Les Chinois prétendent que le croisement des races donne une progéniture plus ^{p1.302} saine, un corps plus solide, une vie plus longue, une santé plus robuste et d'autres avantages encore.

La situation de la Chine resta dans un état de prospérité continuelle, grâce aux sages institutions des anciens rois, jusqu'à l'année 264. Depuis cette époque jusqu'à nos jours (331), il y est survenu des événements qui ont troublé l'ordre et renversé l'autorité des lois. Un intrus nommé Yanchou, qui n'était pas de la famille royale, et qui demeurait dans une ville de la Chine, surgit tout à coup. Homme d'une nature perverse, artisan de discorde, il vit la lie de la population et les malfaiteurs se grouper autour de lui, et grâce à l'obscurité de son nom et au peu d'importance de sa personne, ni le roi ni ses ministres ne s'en préoccupèrent. Il en devint plus fort ; sa renommée grandit, et en même temps il redoubla d'arrogance et d'audace. Les malfaiteurs, franchissant les obstacles qui les séparaient de lui, vinrent grossir son armée ; alors il décampa et ravagea par ses incursions les pays cultivés du royaume, jusqu'à ce qu'il ^{p1.303} établît son camp devant Khankou, ville importante, située sur un fleuve qui est plus considérable, ou du moins aussi important que le Tigre. Ce fleuve se jette dans la mer de Chine, à six ou sept journées de Khankou, et les bâtiments venus de Basrah, de Siraf, d'Oman, des villes de l'Inde, des îles de Zabedj, de Sinf et d'autres royaumes, le remontent avec leurs marchandises et leur cargaison. Le rebelle marcha donc rapidement sur la ville de Khankou, dont la population se composait de musulmans, de chrétiens, de juifs, de mages et de Chinois, et l'assiégea étroitement. Attaqué par l'armée du roi, il la mit en fuite et livra son camp au pillage ; puis se trouvant à la tête de soldats plus nombreux que jamais, il s'empara par force de la place, dont il massacra une quantité prodigieuse d'habitants. On évalue à deux cent mille le nombre des musulmans, chrétiens, juifs

Les prairies d'or
La Chine

et mages qui périrent par le fer ou par l'eau, en fuyant devant l'épée. Cette évaluation peut être ^{p1.304} parfaitement exacte, attendu que les rois de la Chine font inscrire sur des registres les noms des sujets de leur empire et des individus appartenant aux nations voisines leurs tributaires, et qu'ils chargent des agents de ce recensement, qui doit toujours les tenir au courant de l'état des populations soumises à leur sceptre. L'ennemi coupa les plantations de mûriers qui entouraient la ville de Khankou et qu'on y entretenait avec soin, parce que les feuilles de cet arbre servent de nourriture aux vers qui produisent la soie ; aussi la destruction des mûriers arrêta l'exportation des soies de Chine dans les pays musulmans. Yanchou poursuivit sa marche victorieuse d'une ville à l'autre ; des tribus entières, vouées à la guerre et au pillage, et d'autres qui craignaient la violence des insurgés, se joignirent à lui, et il se dirigea vers Anmou, capitale de l'empire, avec trois cent mille hommes, cavaliers et fantassins. Le roi marcha à sa rencontre avec près de cent mille soldats d'élite qui lui restaient ^{p1.305} encore. Pendant environ un mois, les chances de la guerre furent égales entre les deux armées, qui eurent tour à tour à supporter des revers. Enfin la fortune se déclara contre le roi, qui fut mis en fuite, et, vivement poursuivi, vint se jeter dans une ville frontière. Le rebelle, maître de l'intérieur de l'empire et de la capitale, fit main basse sur tous les trésors que les anciens rois avaient réservés pour les mauvais jours ; puis il promena la dévastation dans les campagnes, et détruisit les villes par la force. Sachant bien que sa naissance ne lui permettait pas de se soutenir à la tête du gouvernement, il se hâta de ravager toutes les provinces, de mettre les fortunes au pillage et de répandre des torrents de sang. De la ville de Med dans laquelle il s'était enfermé et qui était limitrophe du Thibet, le roi écrivit au souverain des Turcs, Irkhan, pour lui demander du secours. Il l'informa de ce qui lui était arrivé, et lui rappela les devoirs qui lient les rois envers les rois, leurs frères, lorsqu'on réclame leur assistance, qu'ils ne peuvent refuser sans manquer à l'une des obligations absolues de leur rang. Irkhan ^{p1.306} lui envoya son fils avec un secours d'à peu près quatre cent mille fantassins et cavaliers contre Yanchou, dont les progrès devenaient

menaçants. Pendant près d'une année, les deux armées eurent entre elles des engagements sans résultat décisif, mais très meurtriers. Yanchou disparut enfin, sans que l'on sache positivement s'il périt par l'épée ou s'il se noya. Son fils et ses principaux partisans furent faits prisonniers, et le roi de la Chine retourna dans sa capitale et reprit les rênes du gouvernement. Ce prince reçut de ses sujets le titre honorifique de *Bagbour* (Fagfour), c'est-à-dire fils du ciel. Toutefois le titre qui appartient aux souverains de la Chine, et qu'on leur donne toujours en leur parlant, est *Tamgama djaban*, et non pas *Bagbour*.

Pendant cette guerre, les gouverneurs de chaque contrée s'étaient rendus indépendants dans leur province, comme les chefs des Satrapies après qu'Alexandre, fils de Philippe de Macédoine, eut tué Dara, fils de Dara, roi de Perse, et comme cela se passe encore aujourd'hui chez nous, en 332. ^{p1.307} Le roi de Chine dut se contenter de l'obéissance purement nominale que les gouverneurs lui accordaient, et du titre de roi qu'ils lui donnaient dans leurs lettres ; mais il ne put pas se porter de sa personne dans toutes ses provinces, ni combattre ceux qui s'en étaient rendus maîtres. Il se résigna donc à n'exiger d'eux qu'un simple hommage, et, bien qu'ils ne lui payassent aucun tribut, il les laissa vivre en paix ; il fut même obligé de permettre que chacun de ces nouveaux maîtres attaquât, selon ses forces et son pouvoir, ses voisins. Ainsi l'ordre et l'harmonie qui avaient régné sous les anciens rois cessèrent d'exister.

Les anciens rois avaient un système régulier de gouvernement, et se laissaient guider par la raison dans les jugements équitables qu'ils rendaient. On raconte qu'un marchand de Samarkande, ville de la Transoxiane, ayant quitté son pays avec une riche pacotille, était venu dans l'Irak. De là il s'était rendu avec ses marchandises à Basrah, où il s'était embarqué pour le pays d'Oman ; puis il était allé par ^{p1.308} mer à Killah, qui est à peu près à moitié chemin de la Chine. Aujourd'hui cette ville est le rendez-vous général des vaisseaux musulmans de Siraf et d'Oman, qui s'y rencontrent avec les bâtiments de la Chine ; mais il n'en était pas ainsi autrefois. Les navires de la Chine se rendaient alors

dans le pays d'Oman, à Siraf, sur la côte de Perse et du Bahrein, à Obollah et à Basrah, et ceux de ces pays naviguaient à leur tour directement vers la Chine. Ce n'est que depuis qu'on ne peut plus compter sur la justice des gouvernants et sur la droiture de leurs intentions, et que l'état de la Chine est devenu tel que nous l'avons décrit, qu'on se rencontre sur ce point intermédiaire. Ce marchand s'était donc embarqué sur un bâtiment chinois pour aller de Killah au port de Khanfou. Le roi avait alors, parmi les serviteurs attachés à sa personne, un eunuque en qui il avait confiance. Les Chinois donnent aux eunuques des emplois, comme ceux de receveurs de contributions et autres ; il y en a même qui font ^{p1.309} châtrer leurs enfants, afin de les faire parvenir aux dignités. L'eunuque du roi alla donc à Khanfou, où il fit appeler en sa présence les marchands, et parmi eux celui de Samarkande. Tous lui présentèrent les marchandises dont il avait besoin. Après avoir mis de côté ce qui pouvait servir au roi, il offrit au Samarkandien un prix dont celui-ci ne se contenta pas ; de là une discussion qui alla assez loin pour que l'eunuque donnât l'ordre d'emprisonner et de maltraiter le marchand. Le Samarkandien, ayant plus de confiance dans la justice du roi, se rendit aussitôt à Anmou, la résidence royale, et se plaça à l'endroit où se mettaient les plaignants. Quiconque avait à se plaindre d'une injustice, qu'il fut ou non d'un pays éloigné, se revêtait d'une sorte de tunique en soie rouge, et se transportait dans un lieu destiné aux plaignants. Là un des grands dignitaires des provinces, commis à cet effet, le transportait par la poste à une distance d'environ un mois. On en agit ainsi avec le marchand, ^{p1.310} et on le conduisit devant le gouverneur du pays chargé de ces fonctions, qui lui dit :

— Tu entreprends là une grave affaire, où tu cours risque de la vie. Considère bien si tu es fondé dans ta plainte, sinon je regarderai tout comme non avvenu et te ferai ramener au pays d'où tu viens.

Si le plaignant ainsi apostrophé baissait la voix, si on le voyait se troubler et se rétracter, on lui appliquait cent coups de bâton, et on le

ramenait là d'où il était venu ; mais s'il persistait, on le conduisait au château royal, en présence du roi qui entendait sa réclamation. Comme le Samarkandien persévérait dans sa demande, et comme on vit qu'il disait la vérité sans se troubler et sans mentir, on le mena devant le roi, auquel il raconta ce qui lui était arrivé. Lorsque le drogman eut fait comprendre au roi ce dont il était question, ce prince donna des ordres pour que le marchand fût logé dans un des quartiers de la ville et qu'il y fût bien traité. Ensuite il manda auprès de lui le *vézir*, le *maître de la droite* et le *maître de la gauche*. Ces hauts dignitaires, qui ^{p1.311} connaissaient parfaitement leurs attributions et leurs devoirs, exerçaient leur charge dans les circonstances critiques et en temps de guerre. Le roi leur ordonna d'écrire séparément à leurs représentants à Khanfou ; car chacun d'eux avait un agent dans toutes les provinces. Ils leur écrivirent donc pour leur demander un rapport sur ce qui s'était passé entre le marchand et l'eunuque. Le roi, de son côté, écrivit dans le même sens à son lieutenant. Cependant l'affaire s'était ébruitée dans le pays, en sorte que les lettres apportées par les mulets de la poste confirmèrent la déposition du marchand. Les souverains de la Chine ont sur toutes les routes de leurs provinces des mulets à longue queue pour la poste et le transport des groupes d'argent. Le roi fit aussitôt venir l'eunuque, lui ôta tous les biens qu'il tenait de sa munificence, et lui dit :

— Tu as nui à un marchand qui venait d'un pays éloigné, et qui, après avoir traversé sans accident bien des royaumes et vécu sous la protection de plusieurs souverains de la mer et du continent, espérait arriver sans encombre ^{p1.312} dans ce pays, plein de confiance dans ma justice ; mais, grâce à ton iniquité, peu s'en est fallu qu'il n'ait quitté mes États en semant partout sur moi le blâme et le reproche. Sans tes services antérieurs, je t'aurais fait mettre à mort ; mais je t'infligerai un châtement qui, si tu le comprends, est plus sévère que la mort. Je te charge de la garde des sépulcres des anciens rois, parce que tu as été incapable d'administrer les vivants et de remplir la tâche que je t'avais confiée.

Les prairies d'or
La Chine

Le roi combla ensuite le marchand de bienfaits, le fit retourner à Khanfou, et lui dit :

— S'il te plaît de nous céder celles de tes marchandises qui nous conviennent, nous t'en donnerons un bon prix ; sinon, tu es le maître de ta fortune ; séjourne ici tant que tu le voudras, vends à ton gré, et va où il te plaira.

Quant à l'eunuque, il fut préposé à la garde des sépulcres royaux.

Voici encore une anecdote piquante sur les rois de la Chine. À l'époque où se passa à Basrah l'aventure du chef des Zendjs, dont tout le monde a eu connaissance, un Koraïchite noble et riche, descendant de Habbar, fils ^{p1.313} d'el-Aswad, se rendit à la ville de Siraf. De là il s'embarqua pour les mers de l'Inde, et, après un long voyage par eau et par terre, il arriva enfin à la Chine, et alla à Khanfou. Ensuite la fantaisie lui prit de visiter la résidence royale qui était alors Hamdan, l'une des cités les plus considérables de ces pays. Le Koraïchite se tint longtemps à la porte du palais, en présentant des requêtes dans lesquelles il déclarait qu'il était de la famille du prophète des Arabes. À la fin le roi donna des ordres pour qu'on l'installât dans une maison où il ne manquerait de rien et où l'on pourvoirait à tous ses besoins. Il écrivit ensuite au gouverneur de Khanfou de lui communiquer le résultat de ses recherches et des informations qu'il aurait prises auprès des négociants sur la prétention de cet homme d'être un des parents du prophète des Arabes. Le gouverneur de Khanfou ayant confirmé ^{p1.314} par sa dépêche l'assertion du Koraïchite sur sa parenté, le roi l'admit à son audience et lui donna des richesses considérables qu'il rapporta dans l'Irak. Or cet homme était un vieillard intelligent qui racontait que le roi de Chine, après lui avoir accordé une audience, l'avait interrogé sur les Arabes, et sur les moyens par lesquels ils avaient détruit le royaume des Perses ; à quoi il avait répondu :

— C'est avec l'assistance du vrai Dieu, tandis que les Perses adoraient, à l'exclusion du Créateur, le soleil et la lune, et se prosternaient devant les deux grands luminaires.

Le roi ajouta :

— Les Arabes ont conquis le royaume le plus noble, le plus fertile, le plus riche, le plus remarquable par l'intelligence de ses peuples et le plus célèbre. Mais comment classez-vous tous les souverains du monde ?

— Je n'en sais rien, répondit le Koraïchite.

Là-dessus le roi s'adressant à son interprète :

— Dis-lui que nous comptons cinq rois ; le plus puissant de tous est celui qui gouverne l'Irak, car il occupe le milieu du monde et les autres puissances l'entourent ; aussi le nommons-nous roi des rois. Après cet empire vient le nôtre ; nous le regardons comme celui des hommes, parce qu'aucun royaume n'est mieux gouverné, ^{p1.315} ni plus régulièrement administré ; nulle part aussi les sujets ne sont plus obéissants, et voilà pourquoi nous sommes les rois des hommes. Après nous, vient le roi des bêtes féroces ; c'est notre voisin, le roi des Turcs, qui sont parmi les hommes ce que les bêtes féroces sont parmi les animaux. Il est suivi du roi des éléphants, ou celui de l'Inde, que nous reconnaissons comme le roi de la sagesse, parce que la sagesse est originaire de ce pays. Le dernier enfin est le roi de Roum, que nous regardons comme le roi des fantassins, car aucun pays ne possède des hommes d'une taille plus parfaite et d'une figure plus belle. Tels sont les principaux rois ; les autres sont au-dessous d'eux.

Le roi, ajouta le Koraïchite, m'adressa ensuite cette question par son interprète :

— Reconnaitrais-tu ton maître, c'est-à-dire le Prophète, si tu le voyais ?

— Comment pourrais-je le voir, répondis-je, puisqu'il est avec Dieu ?

Les prairies d'or
La Chine

— Je ne parle pas de sa personne, reprit le roi, je parle de son portrait.

— Très bien, dis-je.

Le roi fit apporter une cassette qu'on plaça devant lui. Il y prit un cahier, et dit ^{p1.316} à l'interprète :

— Montre-lui son maître.

J'aperçus aussitôt dans le cahier les images des prophètes, et je les saluai à voix basse. Le roi, ne se doutant pas que je les reconnusse, chargea l'interprète de me demander pourquoi je remuais les lèvres.

— Je salue les prophètes par une invocation, répondis-je.

— Comment les reconnais-tu ?, dit-il.

— Par les traits de leur histoire qui sont ici représentés : voici Noé qui se réfugie avec les siens dans un vaisseau, lorsque Dieu, qui avait commandé à l'eau de submerger la terre tout entière, le sauva avec ceux qui l'accompagnaient.

Le roi se mit à rire et dit :

— Pour le nom de Noé, tu es dans le vrai ; mais quant au fait de l'inondation de la terre tout entière, nous ne le connaissons pas ; le déluge n'a atteint qu'une partie de la terre et n'est pas arrivé jusqu'à notre pays. Si l'histoire que vous racontez est vraie touchant cette partie du monde, toujours est-il que nous autres habitants de la Chine, de l'Inde, du Sind et d'autres pays encore, nous n'en avons pas connaissance, et que nos ancêtres ne nous en ont rien légué par tradition ; et cependant, un ^{p1.317} événement tel que l'inondation de la terre est assez important pour frapper les esprits, se graver dans la mémoire, et pour que les peuples se le transmettent par tradition.

Le Koraïchite ajouta : « Je craignis de le réfuter et d'exposer nos arguments, parce que je savais qu'il les repousserait. Je continuai :

Les prairies d'or
La Chine

— Voilà Moïse et son bâton, avec les enfants d'Israël.

Le roi dit :

— Oui, il fut prophète, malgré les limites étroites de son pays et les révoltes de son peuple contre lui.

— Voilà Jésus, repris-je ; il monte un âne, et les apôtres l'accompagnent.

— Sa prophétie, dit le roi, dura peu de temps ; elle ne dépassa guère trente mois.

Il passa ainsi en revue tous les prophètes et leur histoire, et dit beaucoup d'autres choses dont nous n'avons rapporté qu'une partie. Ce Koraïchite, qui est connu sous le nom d'Ibn Habbar, prétendait même avoir vu au-dessus de la figure de chaque personnage une longue épigraphe qui contenait une mention de sa généalogie, de son pays, de l'âge qu'il avait atteint et de tout ce qui concernait ses prophéties et sa vie.

« À la fin, ajoutait-il, je reconnus la figure de notre ^{p1.318} prophète Mohammed, monté sur un chameau et entouré de ses compagnons qui portaient à leurs pieds des chaussures dites d'*Aden*, faites de peau de chameau, et des cure-dents suspendus à leurs ceintures formées de cordes en filaments de palmier. Je pleurai. Le roi m'en fit demander la cause par son interprète.

— Voilà mon prophète, répondis-je, mon maître et mon cousin Mohammed, fils d'Abd Allah !

— Tu dis la vérité, répartit le roi. Il a régné, et sur le plus noble de tous les peuples ; seulement il n'a pas vu de ses yeux l'empire soumis à sa loi ; ce bonheur a été réservé aux khalifes, ses successeurs, qui ont gouverné son peuple après lui.

En examinant les portraits des prophètes, j'en vis plusieurs qui, en joignant l'index avec le pouce en forme d'anneau, semblaient indiquer par la position de leurs mains que la création est comme un cercle ; d'autres tournaient l'index et le pouce vers le ciel, comme s'ils avaient voulu inspirer à la créature la crainte de ce qui est au-dessus d'elle. Le

roi m'adressa ensuite des questions sur ^{p1.319} les khalifes, sur leur costume et sur un grand nombre de leurs institutions. Je lui répondis dans la mesure de mes connaissances. Puis il dit :

- Quel âge donnez-vous au monde ?
- Les opinions diffèrent à ce sujet, répondis-je ; les uns lui donnent six mille ans, les autres plus ou moins.
- Cette opinion vient-elle de votre prophète ?, reprit-il.
- Oui, lui dis-je.

Il éclata de rire ainsi que son vézir, qui se tenait debout, ce qui prouvait leur incrédulité ; puis il ajouta :

- Je ne pense pas que votre prophète ait émis cet avis.

Je revins à la charge et lui dis :

- C'est le prophète lui-même.

Je vis alors l'incrédulité se peindre sur sa figure, et il ordonna à son interprète de m'adresser les paroles suivantes :

- Fais, bien attention à ce que tu dis, car on ne parle aux rois qu'après avoir eu la certitude de ce qu'on avance. Tu as prétendu qu'il existait parmi vous une différence d'opinion à ce sujet : ce désaccord tombe donc sur une parole de votre prophète. Cependant lorsqu'il s'agit de ce que les prophètes ont dit, il n'est plus permis d'avoir des avis différents ; bien loin de là, tout le monde doit se soumettre sans contestation. Prends donc bien garde ^{p1.320} de parler de cela ou de choses semblables.

Il m'entretint encore sur d'autres sujets que le temps a effacés de ma mémoire. Il me demanda ensuite :

- Pourquoi as-tu abandonné ton pays dont le séjour et la population ont plus d'analogie avec toi que n'en a le nôtre ?

Je lui racontai les événements de Basrah, et comment j'étais arrivé à Siraf.

— Là, continuai-je, je désirais te voir, ô roi ! car j'avais entendu parler de l'état prospère de ton royaume, de ta sagesse, de ta justice et de la perfection d'un gouvernement qui régit à la fois tous les sujets. J'ai voulu voir cet empire et le connaître de mes propres yeux. Maintenant, s'il plaît à Dieu, je retournerai dans mon pays, dans le royaume de mon cousin ; j'y raconterai ce que j'ai vu de l'état florissant de cet empire, de sa vaste étendue, de l'équité de l'administration, qui s'étend à tous, et de tes grandes qualités, ô excellent prince ! je répéterai chaque belle parole et j'y vanterai chaque bonne action.

Le roi, flatté de ce discours, me fit donner de riches présents et de magnifiques ^{p1.321} vêtements ; on me conduisit par la poste à Khanfou, et le roi écrivit à son gouverneur de me bien traiter, de me mettre au premier rang parmi les personnages distingués qui l'entouraient, et de me combler de faveurs jusqu'à mon départ. Je restai donc auprès de lui, vivant dans l'abondance et dans les plaisirs jusqu'au moment où je quittai la Chine. »

Abou-Zeïd Mohammed, fils de Iezid, originaire de Siraf, cousin de Mezid Mohammed, fils d'Ebred, fils de Bestacha, gouverneur de cette même ville, homme d'expérience et de discernement, causant avec moi, Maçoudi, à Basrah où il était venu se fixer l'an 303, me dit qu'il avait interrogé ce Koraïchite, Ibn Habbar, sur la ville de Hamdan, résidence du roi, sur sa physionomie et son aspect. Ibn Habbar lui avait parlé de l'étendue de cette capitale et du grand nombre de ses habitants, ajoutant qu'elle était divisée en deux parties, séparées par un long et large boulevard. Le roi, son vézir, le grand juge, les troupes, les eunuques et tout ce qui tient ^{p1.322} au gouvernement occupent la partie de droite située à l'orient ; aucun homme de la basse classe n'habite parmi eux ; on n'y voit pas de marchés, mais les rues sont sillonnées, dans toute leur longueur, de canaux bordés d'arbres plantés avec symétrie, et de vastes maisons. La partie gauche, à l'ouest, est

affectée au peuple, aux commerçants, aux magasins d'approvisionnements et aux marchés. A la pointe du jour, je voyais les intendants du roi, ses domestiques, les esclaves et les agents des gouverneurs se rendre, soit à pied, soit à cheval, dans la moitié de la ville où se trouvent les marchés et les négociants ; ils prenaient là les marchandises et les objets dont ils avaient besoin, et s'en retournaient sans plus remettre le pied dans ce quartier jusqu'au lendemain. La Chine est un pays charmant, à la végétation luxuriante, et entrecoupé d'innombrables canaux ; toutefois le palmier ne s'y rencontre pas. Les habitants de cet empire sont, parmi les créatures de Dieu, les plus habiles dans la ^{p1.323} peinture et dans tous les arts. Aucune autre nation ne pourrait rivaliser avec eux pour quelque ouvrage que ce soit. Lorsqu'un Chinois a fait un travail qu'il croit inimitable, il l'apporte au palais du roi et demande une récompense pour son chef-d'œuvre. Le roi ordonne aussitôt que cet ouvrage reste exposé au palais pendant une année, et si, dans tout ce temps, personne n'y trouve de défaut, le roi accorde à l'auteur une récompense et l'admet au nombre de ses artistes ; mais si l'on découvre un défaut dans l'ouvrage, celui qui l'a fait est renvoyé sans salaire. Un homme avait représenté sur une étoffe de soie un épi avec un moineau perché dessus ; telle était la perfection du travail que l'œil du spectateur s'y trompait forcément. Ce chef-d'œuvre resta longtemps exposé. Un jour un bossu, en passant devant lui, se permit de le critiquer. Introduit auprès du roi, ainsi que l'artiste, on lui demanda sur quoi portaient ses reproches.

— Tout le monde sait, répondit-il, qu'un moineau en s'abattant sur un épi le fait plier ; ici le peintre a représenté l'épi ^{p1.324} droit et nullement penché, bien qu'il ait posé dessus un oiseau.

L'observation fut trouvée juste, et le peintre ne reçut aucune récompense. Par cette coutume et d'autres semblables, ils veulent stimuler le zèle des artistes, les forcer à beaucoup de circonspection et de prudence, et les obliger à réfléchir longuement dans l'exécution des ouvrages qu'ils entreprennent.

Les prairies d'or
La Chine

Il nous resterait encore beaucoup de renseignements curieux et de choses intéressantes à communiquer sur les Chinois et sur leur pays ; mais nous y reviendrons plus bas dans cet ouvrage, et nous en parlerons en gros, bien que nous ayons déjà traité ce sujet d'une manière très complète dans nos Annales historiques et dans notre Histoire moyenne. Au surplus nous avons consigné surtout dans le présent livre tous les détails que nous avons omis dans ceux que nous venons de citer.

@

Tome I, chapitre XVI

Rapide exposé des mers, leurs particularités ; les peuples et les différentes puissances, et autres sujets

@

^{p1.325} Nous avons déjà parlé plus haut, d'une manière générale, des mers qui communiquent entre elles et de celles qui sont isolées ; nous donnerons dans ce chapitre des notions sommaires sur les communications de la mer d'Abyssinie avec les autres mers, sur les royaumes, les rois, les différents rangs qu'ils occupent, et sur d'autres faits intéressants.

Les eaux des mers de la Chine, de l'Inde, de la Perse et du Yémen communiquent entre elles sans interruption, comme nous l'avons dit ; mais l'agitation et le calme y sont variables et dépendent de la diversité des vents qui y soufflent, des époques où elles sont soulevées par la tempête, ^{p1.326} et d'autres circonstances encore. Ainsi la mer de Perse est houleuse et d'une navigation difficile quand la mer de l'Inde est paisible, très peu agitée et très facile à traverser. La mer de Perse, à son tour, est calme, presque sans vagues et d'un parcours facile, lorsque la mer de l'Inde est profondément troublée, et que le choc de ses vagues et ses brouillards opposent de grandes difficultés aux navigateurs. La mer de Perse commence à devenir orageuse lorsque le soleil entre dans le signe de l'Épi, et à l'approche de l'équinoxe d'automne ; les vagues augmentent continuellement jusqu'à ce que le soleil se trouve dans le signe du Poisson ; elles sont surtout violentes vers la fin de l'automne, quand il est dans le Sagittaire, et elles se calment ensuite, pour reparaître de nouveau, quand il revient à la constellation de l'Épi ; les dernières vagues s'y montrent vers la fin du printemps, lorsque le soleil séjourne dans les Gémeaux. Quant à la mer de l'Inde, elle est très grosse jusqu'à ce que le soleil entre dans l'Épi, seule époque où elle devient ^{p1.327} navigable ; les plus grands calmes y règnent lorsque le soleil se trouve dans le Sagittaire. Sur la mer de Perse on navigue toute l'année d'Oman à Siraf pendant une traversée

de cent soixante parasanges, et, de Siraf à Basrah, distante de cent quarante parasanges ; mais on ne dépasse pas ces deux localités ou leurs alentours. L'astronome Abou Machar, dans son ouvrage intitulé *Grande introduction à l'astronomie*, rapporte ce que nous venons de raconter sur l'agitation et le calme alternatifs de ces mers, selon la constellation dans laquelle séjourne le soleil. Aucun bâtiment d'Oman, sauf les bateaux qui se risquent avec une petite charge, ne traverse la mer de l'Inde pendant le *tirmah* (mois de juin) ; ces bateaux, qui ont osé se rendre à cette époque dans l'Inde, s'appellent à Oman *tirmahyyeh*. Or il faut savoir que pour les régions de l'Inde et la mer des Indes, le *ieçareh*, c'est-à-dire l'hiver, et les pluies continuelles qui, chez nous, tombent pendant les mois de décembre, janvier et février, p1.328 correspondent à l'été, de même que chez nous la chaleur se fait sentir pendant les mois de juin, juillet, août, en sorte que l'été règne chez eux pendant notre hiver, et réciproquement. Il en est de même dans toutes les villes de l'Inde et du Sind et dans tous les pays limitrophes jusqu'aux extrémités de cette mer. On se sert du mot *iaçara* pour désigner le séjour d'hiver que quelqu'un fait dans l'Inde, tandis que l'été règne dans nos climats. Cette différence de saisons provient du plus ou moins de distance ou de proximité du soleil.

La pêche des perles, dans le golfe Persique, n'a lieu que depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de septembre ; elle cesse pendant les autres mois. Dans nos ouvrages antérieurs nous avons nommé tous les endroits de cette mer où il existe des pêcheries ; car les perles se trouvent exclusivement dans la mer d'Abyssinie, au pays de Kharek, de Kotor, d'Oman, de Serendib, et sur d'autres points de ces parages. Nous y avons aussi parlé de la manière dont la perle se forme, et des différentes opinions émises à ce p1.329 sujet ; les uns la faisant naître de la pluie, et les autres lui attribuant une origine toute différente. Nous avons dit qu'on distinguait dans les perles les anciennes et les nouvelles, appelées aussi *el-mahar* et connues sous le nom d'*el-balbal*. Quant à l'animal lui-même, il se compose d'une agglomération de chair et de graisse qui se trouve dans la coquille ; il redoute pour la perle

l'approche des plongeurs, comme une mère craindrait pour son enfant. Nous avons expliqué aussi la manière dont on plonge. Les plongeurs, ainsi que nous l'avons dit, ne se nourrissent que de poissons et de dattes, et d'autres aliments du même genre ; on leur fend le bas de l'oreille pour laisser passage à la respiration, attendu qu'ils bouchent leurs narines avec un appareil taillé en fer de flèche, fait de *zebel*, qui est l'écaille de la tortue marine dont on fabrique les peignes, ou bien encore en corne, mais jamais de bois ; ils portent dans leurs oreilles du coton imprégné d'huile dont ils expriment une faible partie lorsqu'ils ^{p1.330} sont au fond de la mer, ce qui les éclaire comme une lumière. Ils enduisent leurs pieds et leurs cuisses d'une matière noire qui fait fuir au loin les monstres marins par lesquels ils craindraient d'être engloutis. Quand ils sont au fond de la mer ils poussent des cris semblables aux aboiements des chiens, et dont le bruit perçant leur sert à communiquer les uns avec les autres. Enfin nous avons encore rapporté d'autres détails curieux concernant les plongeurs et leur art, l'huître à perle et son animal, les qualités, le caractère distinctif, le prix et le poids de la perle.

Cette mer commence du côté de Basrah, d'Obollah et du Bahrein, à partir des estacades de Basrah ; puis vient la mer Larewi, qui baigne les territoires de Seïmour, Soubareh, Tabeh, Sindan, Kambaye et autres, faisant partie de l'Inde et du Sind ; puis la mer d'Herkend ; puis la mer de Killâh ou Kalah et l'archipel ; puis la mer de Kerdendj ; puis la mer de Sinf, dont les côtes produisent l'aloès appelé de son nom *sinfî*, et enfin la mer de Chine ou Sindji, qui est ^{p1.331} la dernière de toutes. La mer de Perse, ainsi que nous l'avons dit, commence aux estacades de Basrab, à l'endroit même connu sous le nom d'el-Kenkelâ ; ce sont des madriers enfoncés dans la mer et servant de signaux aux bâtiments. De là à Oman, en suivant la côte de Perse et du Bahrein, il y a trois cents parasanges. De l'Oman, dont la capitale s'appelle Sohar, ou Mezoen, d'après les Persans, à Maskat, ville qui possède des puits où les marins viennent faire de l'eau douce, il y a une distance de cinquante parasanges. Il y en a autant de Maskat au cap el-

Djomdjomah, limite extrême de la mer de Perse, dont la longueur est de quatre cents parasanges, ce qui est conforme, du reste, à l'évaluation des patrons qui fréquentent ces parages. Le cap el-Djomdjomah est formé par une montagne qui va rejoindre le Yemen par le pays d'ech-Chihr, d'el-Ahkaf et des sables, et qui se prolonge ensuite dans les profondeurs de la mer jusqu'à une limite inconnue. Toutes les fois qu'une montagne ^{p1.332} s'étend ainsi au loin sous les eaux, on lui donne dans la Méditerranée le nom de *Sofalah* ; tel est le *Sofalah* qui, de l'endroit connu sous le nom de côte de Séleucie, dans le pays de Roum, s'étend sous la mer dans la direction de l'île de Chypre, et sur lequel tant de vaisseaux grecs ont échoué et péri. Nous aurons toujours soin de rapporter les termes dont les navigateurs de chaque mer se servent entre eux et dont ils comprennent parfaitement le sens. — Du cap el-Djomdjomah les vaisseaux, quittant le golfe Persique, passent dans la seconde mer, ou mer Larewi. On n'en connaît pas la profondeur, et on n'en peut déterminer exactement les limites à cause de l'abondance de ses eaux et de son immensité ; bien des marins prétendent qu'il est difficile d'en donner une description géographique, tant est grande la multitude de ses ramifications. Toutefois les vaisseaux la traversent communément en deux ou trois mois, quelquefois même en un mois, lorsque le vent est favorable ^{p1.333} et l'équipage en bonne santé, bien que ce soit la plus considérable et la plus orageuse de toutes les mers réunies sous le nom collectif de mer d'Abyssinie. Elle comprend dans son immensité la mer de Zendj, et baigne les côtes de ce pays. L'ambre est rare dans la mer Larewi, mais il se trouve en grande quantité sur les côtes de Zendj et sur le littoral d'ech-Chihr en Arabie. Les habitants de ce dernier pays sont tous des descendants de Kodaâh, fils de Malik, fils de Himiar, mêlés à d'autres Arabes ; on les comprend tous sous le nom de Maharah. Ils ont une chevelure épaisse et tombant sur les épaules ; leur langage diffère de celui des Arabes. Ainsi ils mettent le *chin* à la place du *kef* et disent, par exemple, *hel lech fima koulta li* (as-tu le pouvoir de faire ce que tu m'as dit ?), pour *lek* ; ou bien, *koultou lech en tedjâla ellezi mâi fillezi mâech* (je t'ai dit de mettre ce qui est chez moi avec ce qui est chez toi), pour

lek et *mâk* ; ils ont encore d'autres locutions étranges dans leur conversation. Ils sont pauvres et misérables, mais ils ont une race excellente de ^{p1.334} chameaux, connue sous le nom de *mahariieh*, qu'ils montent la nuit, et qui, pour la vitesse, égalent les chameaux du Bodja et les dépassent même, d'après l'avis de bien des personnes. Ils se rendent avec eux au rivage de la mer, et aussitôt que le chameau aperçoit l'ambre que les flots ont rejeté, il s'agenouille, ainsi qu'il y est dressé, et le cavalier ramasse cette substance. Le meilleur ambre est celui qui se trouve dans les îles et sur les côtes de la mer de Zendj ; il est rond, d'un bleu pâle, quelquefois de la grosseur d'un œuf d'autruche ou d'un volume un peu moindre. Il y a des morceaux qui sont avalés par le poisson appelé *el-aoual*, dont nous avons déjà parlé ; lorsque la mer est très agitée elle vomit de son sein des fragments d'ambre presque aussi gros que des quartiers de roche. Ce poisson les engloutit, en meurt étouffé, et surnage ensuite sur les flots. Aussitôt des hommes de Zendj ou d'autres pays, qui attendent sur des canots le moment favorable, attirent à eux l'animal avec des harpons et des câbles, lui fendent le ventre et en retirent l'ambre ; ^{p1.335} celui qui était dans les entrailles exhale une odeur nauséabonde, et les droguistes de l'Irak et de la Perse le surnomment *nedd* ; mais les fragments qui se trouvent près du dos sont d'autant plus purs qu'ils ont séjourné plus longtemps dans l'intérieur du corps.

Entre la troisième mer ou celle d'Herkend et la mer de Lar, il y a, comme il a été dit, un grand nombre d'îles qui en forment comme la séparation ; on en compte deux mille ou plus exactement dix-neuf cents. Elles sont toutes très bien peuplées et obéissent à une reine ; car, depuis les temps les plus reculés, les habitants ont pour coutume de ne pas se laisser gouverner par un homme. L'ambre qu'on trouve dans ces parages, et que la mer y rejette, atteint le volume des plus gros quartiers de roche. Plusieurs navigateurs et bien des négociants de Siraf et d'Oman, qui ont fait le voyage de ces îles, m'ont assuré que l'ambre croît au fond de la mer, et s'y forme comme les différentes espèces ^{p1.336} de bitume blanc et noir, comme les champignons et

autres substances du même genre ; quand la mer est agitée, elle rejette de son sein des fragments de roche, des galets, et en même temps des morceaux d'ambre.

Les habitants de ces îles sont tous soumis à un même gouvernement ; ils sont très nombreux, et peuvent mettre sur pied une armée innombrable. Chaque île est séparée de sa voisine par une distance d'un mille, d'une, de deux ou trois parasanges ; les cocotiers y réussissent, mais on n'y trouve pas le dattier. Parmi les savants qui s'occupent de la reproduction des animaux et de la greffe des arbres à fruit il en est plusieurs qui prétendent que le cocotier n'est autre chose que l'espèce de palmier appelé *el-mokl*, lequel, sous l'influence du sol de l'Inde où il a été transporté, est devenu ce que nous le voyons aujourd'hui. Dans notre ouvrage qui a pour titre *les Questions et les expériences*, nous avons traité de l'influence qu'exercent sur les êtres doués ou ^{p1.337} privés de raison chaque région et son climat, et nous avons parlé des effets que produit le sol sur les organiques comme les végétaux et sur les inorganiques comme les minéraux. C'est ainsi qu'on doit attribuer au climat habité par les Turcs les traits caractéristiques de leur physionomie et la petitesse de leurs yeux, et cette influence s'exerce jusque sur leurs chameaux, qui ont les jambes courtes, le cou gros et les poils blancs. Il en est de même pour les peuples établis dans le pays de Yadjoudj et Madjoudj, et aucune de ces remarques n'a pu échapper à personne de ceux qui ont fait des observations sur les Orientaux et les Occidentaux. Pour en revenir à ces îles, il n'y en a pas d'autres dont les naturels soient plus habiles artisans, qu'il s'agisse de la fabrication des étoffes, des instruments ou d'autres objets. La reine n'a pas d'autres monnaies que les cauris, qui sont des espèces de mollusques. Lorsqu'elle voit son trésor diminuer, elle ordonne aux insulaires de couper des rameaux de cocotier avec leurs feuilles et de les jeter sur la surface de l'eau ; ces ^{p1.338} animaux y montent, on les ramasse et on les étend sur le sable du rivage où le soleil les consume et ne laisse que les coquilles vides que l'on porte au trésor. De ces îles, qui sont connues sous le nom de *Dabihat*, on exporte une grande

quantité de *zandj* ou coco. La dernière de toutes est celle de Serendib. À une distance d'environ mille parasanges, se rencontrent encore d'autres îles, nommées er-Ramin, bien peuplées et gouvernées par des rois. Elles sont abondantes en mines d'or et voisines du pays de Kansour, célèbre par son camphre, qui ne s'y trouve jamais en plus grande quantité que les années où il y a beaucoup d'orages, de secousses et de tremblements de terre.

Le coco sert de nourriture aux habitants dans la plupart des îles que nous venons de nommer ; on en exporte le bois de *Bokkam* (bois du Brésil), le bambou et l'or. Les éléphants y sont nombreux, et quelques-unes sont habitées par des anthropophages. Près de ces îles sont celles p1.339 d'Elendjmalous, où vivent des peuples d'une figure bizarre qui marchent entièrement nus. Ils vont sur leurs canots au-devant des vaisseaux qui passent, portant avec eux de l'ambre, des noix de coco et autres objets qu'ils échangent contre du fer et des étoffes, car ils ne connaissent pas les monnaies d'or ou d'argent. Près de là se trouvent les îles Andaman. Elles sont peuplées par des noirs d'un aspect étrange ; ils ont des cheveux crépus et le pied plus grand qu'une coudée. Ils ne possèdent pas de barques ; ils dévorent les cadavres que la mer jette sur leurs côtes, et traitent de même les équipages que le hasard fait tomber entre leurs mains.

Plusieurs navigateurs m'ont raconté qu'ils ont vu souvent dans la mer de Herkend se former de petits nuages clairs dont se détachait une sorte de langue blanche et allongée qui allait se joindre à l'eau de la mer ; aussitôt celle-ci commençait à bouillonner, et d'énormes trombes s'élevaient, engloutissant tout sur leur passage, et retombant en pluie p1.340 d'une odeur désagréable et mêlée d'immondices arrachées à la mer.

La quatrième mer est, comme nous l'avons dit, celle de Kalâh-bar, c'est-à-dire mer de Kalah. Comme toutes les mers qui ont peu d'eau, elle est dangereuse et d'une navigation difficile. On y rencontre beaucoup d'îles et de ce que les marins appellent *sourr* et au pluriel *saraïr*, qui est le point de jonction de deux détroits ou canaux. Elle renferme encore des îles et des montagnes très curieuses dont nous ne

parlerons pas, parce que notre but est de donner des notions sommaires, mais nullement d'entrer dans les détails.

La cinquième mer, nommée mer de Kerdendj, renferme aussi beaucoup de montagnes et d'îles, où se trouve le camphre et l'*eau de camphre*. Elle n'est pas riche en eaux, bien que la pluie n'y cesse presque jamais. Parmi les insulaires, qui sont divisés en plusieurs peuplades, il y en a qui sont appelés el-Fendjab ; ils ont des cheveux crépus et des figures ^{p1.341}étranges. Montés sur leurs barques, ils vont attendre les vaisseaux qui passent dans leurs parages, et lancent sur eux des flèches empoisonnées d'une espèce particulière. Entre le pays qu'ils habitent et le territoire de Kalah il y a des mines de plomb blanc, et des montagnes qui renferment de l'argent. Cette contrée possède aussi des mines d'or et de plomb, mais dont l'exploitation offre de grandes difficultés.

La mer de Sanf est contiguë à celle de Kerdendj, en suivant l'ordre que nous avons donné au commencement. On y trouve l'empire du Maharadja, roi des îles, qui commande à un empire sans limites et à des troupes innombrables. Le bâtiment le plus rapide ne pourrait faire en deux ans le tour des îles qui sont sous sa domination. Les terres de ce prince produisent toutes sortes d'épices et d'aromates, et aucun souverain du monde ne tire autant de richesses de son pays. On en exporte le camphre, l'aloès, le girofle, le bois de sandal, l'arec, la noix de muscade, le cardamome, le ^{p1.342}cubèbe, ainsi que d'autres produits que nous ne mentionnerons pas. Ces îles, dans la direction de la mer de Chine, touchent à une mer dont on ne connaît ni les limites ni l'étendue. Dans leurs parties les plus reculées se trouvent des montagnes habitées par de nombreuses tribus, au visage blanc, aux oreilles échanrées comme les boucliers doublés de cuir, aux cheveux taillés en gradins comme les poils d'une outre. De ces montagnes sort un feu continu dont les flammes, rouges le jour et noirâtres la nuit, s'élèvent si haut qu'elles atteignent les nuages. Ces éruptions sont accompagnées des éclats de tonnerre les plus terribles ; souvent aussi il en sort une voix étrange et effrayante annonçant la mort du roi ou

simplement d'un chef, suivant qu'elle est plus ou moins retentissante ; c'est ce qu'ils savent parfaitement discerner, instruits qu'ils sont par une expérience de longue date et qui ne s'égare jamais. Ces montagnes font partie des grands volcans de la terre. Non loin se trouve une p1.343 île dans laquelle on entend continuellement résonner le bruit des tambours, des flûtes, des luths et de toute espèce d'instruments aux sons doux et agréables, ainsi que les pas cadencés et les battements de mains ; en prêtant une oreille attentive on distingue parfaitement tous les sons sans les confondre. Les marins qui ont traversé ces parages prétendent que c'est là que Dedjdjal (l'Antéchrist) a établi son séjour. Dans l'empire du Maharadja est l'île de Serireh, qui est située à environ quatre cents parasanges du continent et entièrement cultivée. Ce prince possède aussi les îles de Zandj et de Ramni, et bien d'autres encore que nous ne mentionnerons pas ; au surplus, sa domination s'étend sur toute la sixième mer ou mer de Sauf.

La septième mer, ainsi que nous l'avons déjà dit, est la mer de Chine, nommée aussi mer Sandji. Les lames y sont très grosses, et il y règne une agitation extrême, que nous appellerons *khibb*, pour faire connaître les termes dont les marins se servent entre eux. On y trouve beaucoup de p1.344 rochers entre lesquels les vaisseaux ne peuvent éviter de passer. Toutes les fois que la mer est grosse, et que les lames s'y multiplient, on en voit sortir des êtres noirs d'une taille de quatre ou cinq empan, semblables à de petits Abyssiniens, tous de la même forme et de la même stature ; ils montent sur les vaisseaux et, quel que soit leur nombre, restent complètement inoffensifs ; mais les équipages, sachant que cette apparition présage une tourmente où ils vont être en perdition, manœuvrent de leur mieux pour échapper à la mort qui les menace. Ceux qui en sont sortis sains et saufs ont souvent vu paraître sur le haut du mât, que les patrons appellent *ed-douli* dans la mer de Chine et dans d'autres parages de la mer d'Abyssinie, et *es-sari* dans la Méditerranée, un objet qui a la forme d'un oiseau lumineux, et qui jette une clarté si vive, que l'œil ne peut ni le regarder ni en distinguer la forme. Ce phénomène ne s'est pas plutôt fait voir que la

mer se calme, les vagues diminuent ^{p1.345} et la tourmente s'apaise ; l'objet lumineux disparaît alors, sans qu'il soit possible de savoir comment il est venu, ni comment il s'est évanoui ; mais c'est un signe certain que le péril a complètement cessé. Ce fait n'a jamais été contesté par aucun des marins et des négociants de Basrah, Oman, Siraf et autres villes, qui ont navigué dans ces eaux ; au surplus, il n'est pas impossible, sans être absolument nécessaire, puisqu'il est tout naturel que le Dieu tout-puissant retire ses serviteurs du péril qui menace leur existence. Il y a aussi dans ces parages une espèce d'écrevisses longues, ou à peu près, d'une coudée ou d'un empan ; elles sortent de l'eau et se meuvent rapidement ; mais elles n'ont pas plutôt touché la terre que, toute fonction animale cessant, elles se changent en pierres que l'on emploie dans la composition des collyres et des remèdes qui s'appliquent sur les yeux ; ce fait est d'une notoriété incontestable. Cette septième mer, connue sous le nom de mer de Chine ou Sandji, ^{p1.346} offre bien d'autres particularités remarquables, dont nous avons parlé en général, quand nous l'avons décrite, ainsi que les mers adjacentes, dans ceux de nos ouvrages précédents que nous avons cités plus haut. Nous donnerons dans la suite de ce traité des notions sommaires sur les rois de ces contrées.

Au delà de la Chine il n'y a plus, du côté de la mer, ni royaume connu, ni contrée qui ait été décrite, excepté le territoire d'es-Sila et les îles qui en dépendent. Il est rare qu'un étranger qui s'y est rendu de l'Irak ou d'un autre pays, l'ait quitté ensuite, tant l'air y est sain, l'eau limpide, le sol fertile, et tous les biens abondants. Les habitants vivent en bons rapports avec les populations de la Chine et leurs rois auxquels ils envoient continuellement des présents. Ils font partie, dit-on, de la grande famille des descendants d'Amour, et se sont établis dans ce pays de la même manière que les Chinois ont occupé le leur.

^{p1.347} La Chine est arrosée par des fleuves aussi considérables que le Tigre et l'Euphrate, et qui prennent leur source dans le pays des Turcs, dans le Thibet et dans les terres des Sogds, peuple établi entre Bokhara et Samarkand, là où se trouvent les montagnes qui produisent le sel

ammoniac. Durant l'été, j'ai vu, à une distance d'environ cent parasanges, des feux qui brillaient la nuit au-dessus de ces montagnes ; pendant le jour, grâce aux rayons éclatants du soleil, on ne distingue que de la fumée ; c'est dans ces montagnes qu'on recueille le sel ammoniac. Lorsque vient la belle saison, quiconque veut aller du Khorāçan en Chine doit se rendre à cet endroit où se trouve une vallée qui se prolonge, entre les montagnes, pendant quarante ou cinquante milles. À l'entrée de cette vallée il fait marché avec des porteurs qui, pour un prix élevé, chargent ses bagages sur leurs épaules. Ils tiennent à la main un bâton, avec lequel ils stimulent des deux côtés le voyageur marchant devant eux, de crainte ^{p1.348} que, vaincu par la fatigue, il ne s'arrête et ne périsse dans ce passage dangereux. Arrivés au bout de la vallée, ils rencontrent des terrains marécageux et des eaux stagnantes dans lesquelles tous se précipitent pour se rafraîchir et se reposer de leurs fatigues. Les bêtes de somme ne suivent point cette route, parce que l'ammoniaque s'enflamme pendant l'été et la rend, pour ainsi dire, impraticable. Mais l'hiver, la grande quantité de neige qui tombe dans ces lieux et l'humidité éteignent cet embrasement, de sorte que les hommes peuvent les traverser ; mais les bêtes ne peuvent endurer cette insupportable chaleur. On exerce la même violence avec le bâton sur les voyageurs qui viennent de la Chine. La distance du Khorāçan à la Chine, en suivant cette route, est d'environ quarante journées de marche, en passant alternativement par des pays cultivés et des déserts, des terres fertiles et des sables. Il y a une autre route, accessible aux bêtes de somme, qui est d'environ quatre mois ; ^{p1.349} les voyageurs y sont sous la protection de plusieurs tribus turques. J'ai rencontré à Balkh un beau vieillard, aussi distingué par son discernement que par son esprit, qui avait fait plusieurs fois le voyage de la Chine, sans jamais prendre la voie de mer ; j'ai connu également, dans le Khorāçan, plusieurs personnes qui s'étaient rendues du pays de Sogd au Thibet et en Chine, en passant par les mines d'ammoniaque.

L'Inde se relie au Khorāçan et au Sind du côté de Mansourah et de Moultan, et les caravanes vont du Sind dans le Khorāçan et de même

dans l'Inde. Ces pays sont contigus à l'Aboulistan ou plutôt Zaboulistan, vaste contrée connue sous le nom de royaume de Firouz, fils de Kebk ; on y trouve des châteaux d'une force merveilleuse, et elle est habitée par de nombreuses tribus parlant différents dialectes et dont la généalogie n'est pas connue d'une manière certaine, les uns la rattachant aux enfants de Japhet, fils de Noé, les autres la faisant remonter jusqu'aux anciens Perses par une longue série de générations.

^{p1.350} Le Thibet est un royaume distinct de la Chine ; la population se compose, en grande partie, de Himiarites mêlés à quelques descendants des Tobba, comme nous le dirons plus bas dans cet ouvrage, en traitant des rois du Yemen, et comme on le lit dans l'Histoire des Tobba. Parmi les Thibétains, les uns sont sédentaires et habitent dans les villes, les autres vivent sous la tente. Ces derniers, Turcs d'origine, sont les plus nombreux, les plus puissants et les plus illustres de toutes les tribus nomades de la même race, parce que le sceptre leur appartenait autrefois, et que les autres peuplades turques croient qu'il leur reviendra un jour. Le Thibet est un pays privilégié pour son climat, ses eaux, son sol, ses plaines et ses montagnes. Les habitants y sont toujours souriants, gais et contents, et on ne les voit jamais tristes, chagrins ou soucieux. On ne saurait énumérer la variété merveilleuse des fruits et des fleurs de ce royaume, ^{p1.351} non plus que toutes les richesses de ses pâturages et de ses fleuves. Le climat donne un tempérament sanguin à tout ce qui a vie, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux ; aussi n'y rencontre-t-on presque pas de vieillard morose de l'un ou de l'autre sexe ; la bonne humeur y règne généralement dans la vieillesse et dans l'âge mûr, tout comme dans la jeunesse et dans l'adolescence. La douceur du naturel, la gaieté, la vivacité qui sont l'apanage de tous les Thibétains les portent à cultiver la musique avec passion, et à s'adonner à toute espèce de danses. La mort elle-même n'inspire pas aux membres de la famille cette profonde tristesse que les autres hommes ressentent lorsqu'un être chéri leur est enlevé, et qu'ils regrettent un objet aimé. Ils n'en ont pas moins une grande tendresse les uns pour les autres, et l'adoption des orphelins est

Les prairies d'or
La Chine

un usage général parmi eux. Les animaux sont également doués d'un bon naturel. Ce pays a été nommé Thibet à cause de l'installation des Himiarites qui s'y sont établis, la racine *tabat* signifiant se fixer, s'établir. Cette étymologie est encore la plus probable de toutes ^{p1.352} celles qui ont été proposées. C'est ainsi que Dîbal, fils d'Ali el-Khozaï, se vante de ce fait dans une Kacideh où, disputant contre el-Komaït, il exalte les descendants de Kahtan au-dessus de ceux de Nizar :

Ce sont eux qui se sont signalés par leurs compositions à la porte de Merw, et qui étaient des écrivains à la porte de la Chine.

Ils ont donné à Samarkand le nom de Chemr, et ils y ont transplanté les Thibétains.

Dans le chapitre des rois du Yemen, nous donnerons ci-dessous quelques détails historiques sur les princes qui ont régné au Thibet, et sur ceux d'entre eux qui ont fait de longs voyages. Le Thibet touche à la Chine d'un côté, et des autres côtés à l'Inde, au Khorasân, et aux déserts des Turcs. On y trouve beaucoup de villes populeuses, florissantes et bien fortifiées. Dans les temps anciens les rois portaient le titre de *tobba* du nom de Tobba, roi du Yemen. Puis, les vicissitudes du temps ayant fait disparaître le ^{p1.353} langage des Himiarites, pour y substituer la langue des peuples voisins, les rois ont reçu le titre de khakan.

Le canton où vit la chèvre à musc du Thibet et celui où vit la chèvre à musc de la Chine sont contigus l'un à l'autre et ne forment qu'une seule et même contrée ; toutefois la supériorité du musc du Thibet est incontestable et tient à deux causes. Premièrement, la chèvre du Thibet se nourrit de lavande et d'autres plantes aromatiques, tandis que la chèvre de Chine broute des herbes d'une tout autre espèce ; en second lieu, les Thibétains ne retirent pas le musc de sa vessie et le laissent dans son état naturel, tandis que les Chinois le retirent et en altèrent la pureté par un mélange de sang, ou de toute autre matière. Ajoutez à cela qu'on lui fait traverser les mers que nous avons décrites, et qu'il est exposé à l'humidité et à tous les changements de température. On peut donc croire que, si les Chinois n'altéraient pas la pureté de leur musc, s'ils le déposaient dans ^{p1.354} des vases de verre hermétiquement

bouchés, et qu'on le transportât ainsi dans les pays musulmans, tels que l'Oman, la Perse, l'Irak et d'autres provinces, il serait égal par sa qualité à celui du Thibet. Le musc le plus parfumé et le meilleur est celui qui sort de la chèvre au moment où il est arrivé à sa plus complète maturité. Nos gazelles ne se distinguent des chèvres à musc, ni par la forme, ni par la taille, ni par les cornes ; toute la différence consiste dans les dents, que ces dernières ont semblables à celles de l'éléphant. Chaque individu en porte deux blanches et toutes droites, longues d'un empan environ, qui sortent des deux mandibules. Au Thibet on tend des lacs, des pièges ou des filets pour prendre les chèvres, ou bien on les abat à coups de flèches ; on coupe la vessie, et le sang qui est dans le nombril, n'étant pas encore arrivé à maturité, est trop frais et nullement propre à être recueilli. Il s'en exhale une odeur désagréable et nauséabonde, qui ne disparaît entièrement ^{p1.355} qu'après que la matière s'est transformée sous l'influence de l'air, et s'est changée en musc. Il en est de ce musc comme des fruits qu'on a cueillis et détachés des arbres avant qu'ils aient atteint sur la branche un degré complet de maturité, et qu'ils soient arrivés à point. Le musc de qualité supérieure est celui qui a mûri dans sa poche, qui a séjourné assez de temps dans le nombril, et qui a acquis toute sa perfection pendant la vie de la chèvre ; car la nature porte des matières sanguines vers le nombril de cet animal, et lorsqu'elles y ont séjourné longtemps et qu'elles sont arrivées à leur maturité, elles lui causent une douleur et une démangeaison dont il cherche à se soulager en se frottant contre les rochers échauffés par les rayons du soleil ; il se débarrasse ainsi de cette sérosité, qui coule sur les pierres, comme se vident une tumeur ou un clou, lorsque l'accumulation continuelle des matières purulentes les ont fait mûrir et crever, et il en éprouve du soulagement. Lorsque tout le suc contenu dans le nombril, appelé par les Persans *nafidjeh*, s'est écoulé, la plaie se cicatrise ; puis les matières ^{p1.356} sanguines s'y portent comme la première fois. Les Thibétains se mettent à la recherche des endroits où paissent les chèvres, au milieu des rochers et des montagnes, et ils trouvent sur les pierres le sang qui s'y est desséché. Cette substance est alors solidifiée, car la nature l'a nourrie

de la vie de l'animal, le soleil l'a séchée et l'atmosphère lui a fait subir son influence. Ils recueillent ce musc, qui est le meilleur de tous, et le déposent dans des vessies préparées à l'avance et enlevées à des chèvres prises à la chasse. Leurs rois s'en servent pour leur usage personnel, et se l'envoient mutuellement en cadeau ; mais les commerçants l'exportent rarement à l'étranger. D'ailleurs le Thibet compte beaucoup de villes dont chacune donne son nom à une espèce de musc.

Les rois de la Chine, des Turcs, de l'Inde, de Zandj et des autres parties du monde, reconnaissent tous la suprématie du roi de Babel ; ils avouent qu'il est le premier ^{p1.357} souverain de l'univers, et qu'il occupe parmi eux le rang de la lune parmi les étoiles, parce que le pays qu'il gouverne est le plus excellent de tous, que lui-même est le prince le plus opulent, le plus riche en bonnes qualités, celui enfin dont le gouvernement est le plus ferme et le plus vigilant. Du moins en était-il ainsi autrefois ; mais de nos jours, en l'an 332, on n'en peut plus dire autant. On lui décernait par excellence le titre de *chahan chah*, c'est-à-dire roi des rois, et on comparait sa place dans le monde à celle du cœur dans le corps, ou au rang que la perle principale occupe au milieu du collier. Après lui vient le roi de l'Inde ou le roi de la sagesse et des éléphants ; car il était reconnu parmi les Kosroès de Perse que la sagesse sort originairement de l'Inde. Le troisième rang appartient au roi de la Chine. En effet, aucun prince ne s'applique avec plus de vigilance à bien gouverner ses sujets, soit militaires, soit civils ; brave ^{p1.358} lui-même et tout-puissant, il est à la tête de troupes bien équipées, parfaitement armées, et qui reçoivent une paye régulière comme celles du roi de Babel. Ensuite il faut compter celui des rois turcs qui possède la ville de Kouchan et qui commande aux Tagazgaz. On lui donne le titre de roi des bêtes féroces et de roi des chevaux, parce qu'aucun prince de la terre n'a sous ses ordres des guerriers plus valeureux et plus disposés à répandre le sang, et qu'aucun d'eux ne possède un plus grand nombre de chevaux. Son royaume est isolé entre la Chine et les déserts du Khorazan ; quant à lui, il porte le titre

Les prairies d'or
La Chine

de *irkhan*, et bien qu'il y ait chez les Turcs plusieurs princes et beaucoup de peuples qui ne sont pas soumis à un roi, aucun n'a la prétention de rivaliser avec lui. Ensuite vient le roi de Roum, qui est nommé le roi des hommes, parce qu'aucun prince ne commande à des hommes plus beaux. Les autres rois du monde se trouvent sur une même ligne et sont égaux entre eux par le rang. Un poète, qui s'est beaucoup occupé de l'histoire du monde et des princes qui l'ont gouverné, décrit sommairement les noms ^{p1.359} des rois et des royaumes, et le rang qu'ils occupent, dans les vers suivants :

Il y a deux palais : Eiwan et Gomdan ; deux royaumes : Sassan et Kahtan.

La terre, c'est la Perse ; le climat par excellence, c'est Babel ; l'islam, c'est la Mekke ; le monde, c'est le Khoragan.

Ses deux côtés durs et rudes sont Bokhara et Balkh, la résidence des rois.

Beïlakan et le Tabarestan sont les frontières du monde ; Reï en est le Cherwan, puis viennent Djil et Djilan.

Tous les hommes sont divisés en plusieurs classes ; il y a des satrapes, des patrices, des tarkhan.

Les Perses ont leurs Kosroès ; le pays de Boum, ses Césars ; les Abyssiniens, leurs Nedjachis ; les Turcs, leurs Khakans.

.

^{p1.364} Antérieurement à l'an 300, des vaisseaux portant des milliers d'hommes ayant abordé en Espagne, où ils commirent beaucoup de ravages sur les côtes, les habitants prétendirent que ces ennemis étaient des Mages qui venaient les attaquer tous les deux cents ans et pénétraient dans la Méditerranée par un autre canal que celui sur lequel sont bâtis les phares d'airain. Quant à moi, je pense (Dieu seul sait la vérité) qu'ils arrivaient par un canal communiquant ^{p1.365} avec les mers Mayotis et Nitas, et que c'étaient des Russes dont nous avons parlé dans cet ouvrage ; car ces peuples étaient les seuls qui naviguassent sur ces mers que certains détroits relient à l'Océan. On a déjà trouvé dans la Méditerranée, du côté de l'île de Crète, des planches de bois de tek, percées de trous et reliées ensemble par des attaches faites de

filaments de cocotier ; elles provenaient de vaisseaux naufragés qui avaient été le jouet des vagues. Or ce genre de structure n'est en usage que sur les côtes de la mer d'Abyssinie. Les vaisseaux qui naviguent dans la Méditerranée et ceux des Arabes sont tous pourvus de clous ; tandis que dans la mer d'Abyssinie les clous de fer n'offrent aucune solidité, parce que l'eau les ronge, les fait fendre et les rend cassants, ce qui force les constructeurs à les remplacer, pour joindre les planches, par des filaments enduits de graisse et de goudron. Il faut donc conclure de tout cela que les mers communiquent entre elles, et que, du côté de la Chine et du pays de Sila, les eaux, tournant autour des régions ^{p1.366} occupées par les Turcs, coulent vers le Magreb par l'un des canaux qui viennent de l'Océan. On a trouvé aussi sur les côtes de Syrie de l'ambre rejeté par la mer, et cependant la présence de cette substance dans la Méditerranée est inexplicable, puisqu'on ne l'y a jamais rencontrée depuis les temps les plus reculés ; elle n'a donc pu y arriver que par la même voie qu'ont suivie les planches des vaisseaux dont nous parlions tout à l'heure. Au surplus, Dieu seul sait comment tout cela s'est passé. Du reste, l'ambre est abondant sur la côte (occidentale) de l'Espagne, et on l'expédie en Égypte et dans d'autres pays ; on l'apporte à Cordoue des deux ports de Santarem et de Sidonia ; il est d'une qualité inférieure. L'ocque de Bagdad se vend en Espagne trois mitkals d'or, et en Égypte dix dinars. Il est possible que l'ambre qu'on a trouvé dans la Méditerranée y ait été porté de la mer d'Espagne par la communication qui existe entre elles.

.

^{p1.382} Parmi les rois du Sind et de l'Inde, aucun ne traite les musulmans avec plus de distinction que le Balhara. Dans son royaume l'islamisme est honoré et protégé ; de toutes parts s'élèvent des chapelles et des mosquées splendides où l'on peut faire les cinq prières du jour. Les souverains de ce pays règnent jusqu'à quarante, cinquante ans et plus ; leurs sujets attribuent cette longévité aux sentiments de justice qui les animent et aux honneurs qu'ils rendent aux musulmans. Le roi entretient les troupes à ses frais, comme le font les princes

musulmans. Leur monnaie consiste en drachmes appelées *tahiriyeh*, pesant chacune une drachme et demie des nôtres ; ^{p1.383} elles portent la date de l'avènement du prince régnant. Le Balhara possède un nombre considérable d'éléphants de guerre. Son royaume porte aussi le nom de pays de Kemker ; une partie de ses frontières est exposée aux attaques du roi de Djozr (Guzerat). Ce dernier est riche en chevaux, en chameaux, et commande à une nombreuse armée ; on prétend qu'à part le roi de Babel, qui règne sur le quatrième climat, aucun roi de la terre ne lui est comparable en puissance. Il se montre plein d'orgueil et de violence dans ses rapports avec les autres princes, et nourrit contre les musulmans une haine implacable. Il a beaucoup d'éléphants. Son royaume, situé sur une langue de terre, renferme des mines d'or et d'argent, dont le produit sert dans les transactions commerciales.

Ensuite vient le roi de Tafen, qui vit en paix avec tous ses voisins, honore les musulmans et n'entretient pas d'armée comme celles des autres princes. Les femmes de ce pays sont les plus gracieuses, les plus belles et les plus blanches de l'Inde ; elles sont recherchées dans les harems, ^{p1.384} et il en est question dans tous les livres érotiques ; aussi les marins, qui savent tout ce que valent ces femmes qu'on nomme Tajiniyat, tiennent-ils beaucoup à s'en procurer à quelque prix que ce soit.

Près de ce royaume est celui du Rahma, titre qui est généralement donné aux princes de ce pays. Ceux-ci sont en guerre avec le Guzerat, dont le territoire les touche, et avec le Balhara, qui est leur voisin d'un côté. Le Rahma possède plus d'hommes, d'éléphants et de chevaux que le Balhara, le prince de Guzerat et celui de Tafen. Lorsqu'il part pour une expédition, il est entouré de cinquante mille éléphants ; au surplus il n'entreprend jamais rien que pendant la saison d'hiver, parce que ces animaux ne supportent pas la soif et ne peuvent endurer de longues haltes. On n'a pas craint d'exagérer le nombre de ses troupes, au point de prétendre que dans son armée il n'y avait pas moins de dix à quinze mille foulons et blanchisseurs. Les rois que nous venons de nommer disposent leurs ^{p1.385} troupes en carrés de vingt mille hommes, chaque

côté présentant, de front, cinq mille combattants. Les transactions commerciales se font avec des cauris, qui sont la monnaie du pays. On y trouve l'aloès, l'or et l'argent ; on y fabrique des étoffes d'une finesse et d'une délicatesse supérieures. On en exporte le crin nommé *ed-Domar*, dont on fait des émouchoirs à manches d'ivoire et d'argent, que les domestiques tiennent sur la tête des rois pendant leurs audiences. C'est dans ces contrées que se rencontre l'animal appelé *en-nichan* (marqué), nommé vulgairement *el-kerkeden* (rhinocéros) ; il porte une corne sur le front. Plus petit de taille que l'éléphant, il est plus grand que le buffle ; sa couleur tire sur le noir, et il rumine comme les bœufs et les autres ruminants. L'éléphant fuit devant lui, à ce qu'il paraît, comme devant le plus fort de tous les animaux. La plupart de ses os sont, comme sondés ensemble, sans articulation ^{p1.386} dans les jambes, de sorte qu'il ne peut ni s'accroupir ni se livrer au sommeil à moins de s'appuyer contre les arbres au milieu des jungles. Les Indiens et les musulmans qui habitent ces pays mangent sa chair, parce que c'est une espèce de buffle de l'Inde et du Sind. Cet animal se trouve dans la plupart des lieux boisés de l'Inde, mais nulle part en aussi grande quantité que dans l'étendue du royaume du Rahma, où sa corne est d'une beauté et d'un poli remarquables. La corne du rhinocéros est blanche, avec une figure noire au milieu, qui représente l'image d'un homme, ou d'un paon avec les lignes et la forme de sa queue, ou d'un poisson, ou du rhinocéros lui-même, ou enfin celle d'un autre animal de ces régions. On achète ces cornes et, à l'aide de courroies, on en fait des ceintures sur le modèle des ornements d'or et d'argent ; les rois et les grands de la Chine estiment cette parure par dessus tout, au point qu'ils la payent quelquefois jusqu'à deux et même quatre mille ^{p1.387} dinars. Les agrafes sont d'or, et le tout est d'une beauté et d'une solidité extraordinaires ; souvent on y enfonce différentes sortes de pierres précieuses avec de longs clous d'or. Les images dont nous avons parlé sont ordinairement tracées en noir sur la partie blanche de la corne ; quelquefois elles se détachent en blanc sur un fond noir ; du reste, la corne du rhinocéros ne présente pas ces signes dans tous les pays. El-Djahiz prétend que la femelle porte pendant sept ans, durant

lesquels le petit sort la tête du ventre de sa mère pour paître, et l'y rentre ensuite ; il a consigné ce fait, comme une particularité remarquable, dans son Traité des animaux. Désirant m'éclairer à cet égard, j'ai interrogé les habitants de Siraf et d'Oman qui fréquentaient ces contrées, ainsi que les négociants que j'ai connus dans l'Inde : tous se sont montrés également surpris de la question que je leur faisais. Ils m'ont affirmé que le rhinocéros porte et ^{p1.388} met bas exactement comme la vache et le buffle : et j'ignore d'où el-Djahiz a puisé ce conte, et s'il est le résultat de ses lectures ou de ses informations.

Le royaume du Rahma s'étend à la fois sur le continent et sur la mer. Il est limitrophe d'un autre État situé dans les terres, et qui s'appelle royaume de Kamen. Les habitants sont blancs et ont les oreilles fendues : ils possèdent des éléphants, des chameaux et des chevaux. Les individus des deux sexes y sont généralement beaux.

Vient ensuite le royaume de Firendj, dont la puissance est à la fois continentale et maritime. Il est situé sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, d'où il sort une grande quantité d'ambre. Le pays produit du poivre en petite quantité : mais on y trouve beaucoup d'éléphants. Le roi est brave, superbe et orgueilleux : mais, à dire vrai, il a plus de fierté que de force, et plus d'orgueil encore que de bravoure.

Ensuite vient le royaume de Moudjah, dont les habitants sont blancs, généralement beaux, et n'ont pas les oreilles fendues. Ils possèdent beaucoup de chevaux et une armée ^{p1.389} considérable. Le pays est très riche en musc, que fournissent les gazelles et les chèvres dont nous avons parlé plus haut dans cet ouvrage. Le costume de ce peuple ressemble à celui des Chinois. Le royaume est défendu par des montagnes escarpées et couvertes de neige, dont la chaîne est plus longue et plus inaccessible que toutes celles du Sind et de l'Inde. Le musc est estimé et porte le nom du pays ; les marins, qui font métier de l'exporter, le connaissent bien et l'appellent musc de Moudjah.

Le royaume limitrophe est celui de Mand, qui renferme des villes nombreuses, de vastes plaines bien cultivées, et qui possède une

nombreuse armée. Les rois confient volontiers à des eunuques l'exploitation des mines, la perception des impôts et en général le soin de l'administration, comme le font les rois de la Chine dont nous avons déjà parlé. Le pays de Mand est voisin de cet empire, dont il est séparé par une haute chaîne de montagnes d'un accès difficile ; les ^{p1.390} deux souverains s'envoient réciproquement des ambassadeurs avec des présents. Les habitants de Mand joignent une grande force à beaucoup de courage et d'audace ; aussi, lorsque leurs envoyés viennent en Chine, on leur donne un surveillant, et on ne leur permet pas de se promener librement dans le pays, de peur qu'ils ne fassent des observations sur les routes et les parties faibles du royaume ; tant est grande l'idée que les Chinois se font de la puissance de leurs voisins.

Tous ces peuples nommés plus haut, soit de l'Inde, soit de la Chine, soit d'autres pays, ont des usages et des coutumes à eux concernant les repas, les mariages, les vêtements, le traitement des maladies et l'emploi des remèdes, tels que la cautérisation, etc.

@

Tome II, pages 200-203
Le présent du roi de la Chine à Anouchirwân

@

p2.200 Khakân, roi des Turcs, accorda la main de sa fille et de la fille de son frère à Anouchirwân. Les rois de l'Inde, du Sind et de tous les pays au nord et au sud, conclurent la paix avec le roi de Perse. Sa puissance, la force de son armée, l'étendue de son empire, ses rapides conquêtes, la vengeance qu'il avait exercée sur tant de rois, et la justice de son gouvernement, les portèrent à lui envoyer des présents et des ambassadeurs. Le roi de la Chine lui écrivait en ces termes :

« De la part du Fagfour, maître du château de perles et de pierres précieuses, du palais traversé par deux fleuves qui arrosent les aloès et les camphriers dont le parfum se répand à deux parasanges à la ronde ; le roi servi par les filles de mille monarques et qui a mille éléphants blancs dans ses écuries, à son frère Kesra Anouchirwân.

Il lui fit présent d'un cavalier entièrement fait p2.201 de pierres précieuses ; les yeux du cavalier et de son cheval étaient en rubis ponceau (spinelle) ; une émeraude enrichie de pierreries formait la poignée de son sabre. Sur sa robe en soie de Chine, rehaussée d'or, était représenté le roi assis dans son Eiwân, avec ses vêtements royaux et sa couronne ; au-dessus de lui se tenaient ses serviteurs portant des chasse-mouches. Cette scène était en tissu d'or, et le fond de la robe était d'un bleu lapis-lazuli. Cette robe était placée dans une cassette d'or que portait une jeune fille, dont le visage, d'une beauté éclatante, était voilé par sa longue chevelure. À ce présent étaient jointes d'autres merveilles fabriquées en Chine et que les rois avaient l'habitude de s'offrir en cadeau.

.

Enfin, tandis que Anouchirwân combattait un de ses ennemis, il reçut dans p2.203 son camp une lettre du roi du Tibet, dont l'adresse était ainsi courue :

Les prairies d'or
La Chine

« Khakân, roi du Tibet et des pays de l'Orient qui confinent à la Chine et à l'Inde, à son frère aussi grand par sa vertu que par sa puissance, le roi de l'empire situé au centre des sept climats.

Cette lettre accompagnait différentes curiosités qu'on exporte du Tibet, telles que cent cuirasses tibétaines, cent armures, cent boucliers dorés et quatre mille *menn* de musc khazaïni (royal) dans les vessies des chevrettes qui le produisent.

Tome III, pages 8-9
Les éléphants

@

... Les Zendjes se précipitent sur eux [les éléphants], armés de lances très longues, et les tuent pour prendre leurs dents. En effet, c'est de leur pays que proviennent ces dents d'éléphant dont chacune pèse cent cinquante *menn*, et davantage. Elles vont ordinairement dans l'Oman, et sont expédiées ensuite en Chine et dans l'Inde. Telle est la route qu'elles suivent, et si on ne leur donnait pas cette destination, l'ivoire serait très abondant en pays musulman. En Chine, les rois, les officiers militaires et civils se servent de sièges (palanquins) en ivoire ; aucun fonctionnaire, aucun personnage notable n'oserait entrer chez le roi sur un siège de fer, et l'ivoire seul est destiné à cet usage. Aussi recherchent-ils les dents d'éléphant bien droites de préférence à celles qui sont recourbées, pour confectonner les objets dont nous parlons. Ils brûlent aussi de l'ivoire devant leurs idoles et en encensent leurs autels, comme les chrétiens emploient à cet usage, dans leurs églises, l'encens de Marie et d'autres parfums. Les Chinois ne tirent aucun parti de l'éléphant, et ils considèrent comme funeste de l'employer à des services domestiques ou à la guerre ; cette crainte a son origine dans une tradition qui date d'une de leurs plus anciennes expéditions.

Tome IV, pages 52-54
Le septième temple

@

[Au dire des idolâtres, la kaabah était un des sept temples placés sous l'invocation des planètes, c'est-à-dire du soleil, de la lune et des cinq autres. Le second temple s'élevait à Ispahan...]

p4.052 Le septième temple fut bâti aux extrémités de la Chine par un fils d'Amour, fils de Soubil, fils de Japhet, fils de Noé, en l'honneur de la cause première qui avait donné naissance à cet empire et qui répandait sur lui la lumière. D'autres rapportent qu'il fut construit, à une époque reculée, par un roi turc qui le partagea en sept étages éclairés chacun par sept grandes fenêtres ; en face de chaque fenêtre s'élevait une idole représentant une des sept planètes. Elle était ornée des pierres précieuses sur lesquelles on supposait que la planète agissait, comme le rubis, la cornaline, l'émeraude, suivant la différence de leurs couleurs. Ce temple est l'objet de légendes mystérieuses et de récits mensongers que le démon a suggérés aux Chinois. Ils y conservent le dépôt de leurs connaissances sur la conjonction des astres, leur action sur le monde des créatures qui p4.053 en émanent, les révolutions et les phénomènes qui y sont déterminés par la marche des corps célestes, etc.

Pour rendre évidente à l'esprit l'influence secrète des astres sur le monde, les Chinois ont imaginé un emblème matériel, c'est le métier de bois sur lequel on tisse le brocart. Lorsque l'artisan, muni de son métier et de ses bobines de soie, combine et multiplie les mouvements de sa navette sur le tissu, l'image se forme sous ses doigts. Un coup de navette donne naissance à l'aile, un autre à la tête, un troisième aux pattes, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'image s'achève au gré de l'ouvrier. De cette combinaison des fils sur le métier, et des mouvements divers du tisserand, les Chinois ont tiré le symbole des corps célestes et de leur action sur la terre. Le mouvement d'un astre a formé l'oiseau, un second l'œuf, un troisième le petit : en un mot, la nature entière, mobile et inerte, vivante et inanimée, tout p4.054 ce qui

Les prairies d'or
La Chine

s'agrège et se sépare, s'unit et se désunit, croît et décroît, les minéraux, les plantes, l'homme et les autres animaux, tout cela, disent-ils, résulte des révolutions sidérales, comme la broderie résulte des procédés employés par le tisserand. Au surplus, ceux qui s'occupent d'astrologie ne font aucune difficulté de dire : Vénus lui a donné telle qualité ; Mars lui a donné le teint blanc, des cheveux d'un blond roux ; Saturne, un visage maigre et des yeux à fleur de tête ; Mercure, l'adresse ; Jupiter, la modestie, la piété et la science ; enfin le soleil et la lune, telle et telle qualité. Nous serions obligé d'entrer dans de longs développements, si nous voulions dire tout ce que ce sujet a inspiré à différentes sectes.

Tome IV, pages 69-71
Un temple de forme circulaire

@

p4.069 Au rapport de plusieurs savants curieux de connaître ce monde et d'en étudier l'histoire, on trouve, aux confins de la Chine, un temple de forme circulaire, entouré de sept portes et surmonté d'un dôme heptagone, remarquable par son développement et son élévation. Au sommet du dôme est placée une espèce de pierre précieuse plus grosse que la tête d'un veau, et dont l'éclat illumine les alentours du temple. Plusieurs rois ont tenté sans succès de s'emparer de cette pierre ; tous ceux qui s'en approchent, à une distance de dix coudées, tombent roides morts ; si l'on emploie des lances ou d'autres instruments de cette taille, arrivés à la même distance, ils se retournent et retombent inertes ; les projectiles lancés contre cette pierre ont le même sort ; p4.070 en un mot, aucun expédient, de quelque nature qu'il soit, ne peut réussir, et quiconque cherche à démolir le temple expie son audace par une mort subite. D'après certains savants, ce phénomène est produit par l'emploi de pierres magnétiques, douées de propriétés répulsives. Le même temple renferme un puits dont l'orifice est heptagone ; celui qui a l'imprudence de se trop pencher sur le bord est entraîné, et tombe, la tête la première, jusqu'au fond. Le puits est entouré d'une sorte de collier, autour duquel on lit cette inscription antique, que je crois en caractères *mosned* :

« Ce puits conduit aux Archives des livres, là où se trouvent la chronologie du monde, la connaissance des cieux, l'histoire du passé et la révélation de l'avenir. Ce puits mène au dépôt de tous les trésors de la terre. Mais l'homme qui veut y pénétrer et puiser à ses trésors doit nous égaler en pouvoir, en science et sagesse. Que celui qui pourra arriver au but sache qu'il est notre égal ; que celui dont les tentatives p4.071 échoueront sache que notre puissance est supérieure à la sienne, notre sagesse plus grande, notre science plus étendue, notre sagacité plus profonde et notre vigilance plus complète.

Les prairies d'or
La Chine

Le temple ainsi que sa coupole et le puits reposent sur un bloc de silex massif et escarpé comme une montagne, il est également impossible de le renverser et d'y pratiquer des excavations. Dès qu'on aperçoit le temple, la coupole et le puits, on éprouve à cette vue un sentiment d'effroi et de tristesse, et en même temps une sorte d'attraction inquiète vers cet édifice, et la crainte qu'il ne soit endommagé ou détruit.

@